

N.Tcherniak

Les dupes

Cet ebook a été publié sur www.bookelis.com

© N.Tcherniak, 2020

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction, intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de cet ebook.

Acte 1. Scène 1. Jeudi 29/12/2016

La fin du mois de décembre était grise et pluvieuse. Les trombes d'eau et les vacances de Noël conféraient à la ville une image de dévastation. Durant deux semaines, cette rue d'ordinaire simplement tranquille se transformait en désert. L'ombre du jardin des Plantes s'y mêlait aux épaisses ténèbres de ce jeudi. Le bâtiment de la clinique, en face du mur du jardin, semblait mort. Une vague silhouette avec un grand chien blanc à ses côtés s'éloignait, probablement en quête d'un endroit plus agréable.

Au-devant apparut une assez grosse voiture. Elle avançait lentement, avec hésitation. Peut-être son conducteur était-il en train d'admirer la multitude de places libres et cherchait la meilleure où se garer. La voiture finit par s'arrêter. Une petite religieuse en habit de l'ordre de Saint-Untel sortit prestement et cria à la personne au chien blanc de l'autre côté de la rue :

— Excusez-moi, pouvez-vous m'aider ?

Dans sa voix, il y avait un tel mélange de frayeur et de désespoir que le passant se figea. Il la regarda quelques instants, raccourcit la laisse du chien pour le maintenir tout près de lui puis traversa la rue. Sous la capuche, la sœur découvrit le visage d'une femme d'une vingtaine d'années. La religieuse eut l'air surpris, mais c'est presque en pleurant qu'elle exposa son problème à la seule personne disposée à l'écouter malgré son irritation apparente.

- S'il vous plaît, j'espère que vous n'êtes pas pressée... Ça ne prendra pas beaucoup de temps, je l'espère en tout cas... Vous comprenez, nous, avec sœur Marie-Thérèse, on transfère deux de nos pupilles dans un autre hôpital... Ils sont handicapés... Et l'un d'eux veut absolument aller aux toilettes avant notre prochaine pause et il est très grand, on doit être deux pour l'aider et on ne peut pas laisser l'autre sans surveillance... Si vous pouviez rester ici cinq minutes... Il est calme et ne parle pas, on pense qu'il est

muet. Il n'aime pas rester seul, mais il ne pose jamais de problème... S'il vous plaît...

Pendant ce temps, une autre sœur aidait un homme à sortir de la voiture. Il était grand et gauche et produisait un bruit étrange et plaintif. Son visage déjà déformé par la maladie exprimait désarroi et protestation. Il paraissait géant par rapport aux deux petites religieuses. La fille au chien s'approcha de la voiture et jeta un coup d'œil à l'intérieur. Derrière la vitre, elle aperçut un homme au regard absent qui ne réagissait à rien. Âgé d'une quarantaine d'années, il avait l'air complètement ailleurs, dans son monde, un monde bien paisible. Après quelques secondes de réflexion, la fille dit :

— Bien sûr, ma sœur. Comment je pourrai vous contacter en cas de problèmes ?

Le visage de la petite religieuse s'illumina et elle tendit à la fille son portable.

Appuyez ici, c'est le téléphone d'urgence – le portable de sœur Marie-Thérèse. Mais ne

vous inquiétez pas : il est calme, rien ne peut se passer en cinq minutes, dit-elle et, s'étant glissée dans la voiture, elle baissa la vitre qui séparait la femme de l'homme à l'intérieur.

La sœur murmura : « Tu restes ici avec cette gentille dame pendant que nous, on va aider Guillaume, on en a juste pour cinq petites minutes. » Et de se précipiter immédiatement au secours de sa coéquipière. Toutes deux saisirent leur géant et le conduisirent vers l'entrée de la clinique.

Sans aucun ordre, le chien prit place entre la femme et la voiture. Tout semblait tranquille, mais il protégeait sa maîtresse déjà plongée dans des pensées qui, d'après l'expression de son visage, l'agaçaient. Les sœurs disparurent derrière la porte. Le silence s'installa, mais seulement pour un instant. Subitement, le muet dit :

— Pourriez-vous m'aider ?

La fille tressaillit de surprise et le regarda. L'homme n'avait plus du tout son air absent et donnait l'impression d'avoir perdu une dizaine d'années. Flairant peut-être le changement d'attitude de sa maîtresse ou son étonnement, le chien gronda et éloigna

légèrement la femme de la voiture en la poussant. Elle obéit et continua à l'examiner attentivement.

- Aidez-moi, elles m'emmènent dans un endroit où je vais mourir. On veut me tuer.

La femme se renfrogna avant de demander :

- Les sœurs ? Elles veulent vous tuer ?
- Non, elles, ce sont des âmes pures.
- Pourquoi donc ces âmes pures ne pourraient pas vous aider ?
- Ce sont des adoratrices de mon médecin, elles sont incapables de croire quoi que ce soit qui aille à son encontre. C'est lui qui, avec le concours de mes proches, cherche à me tuer. Ils ont planifié des interventions médicales que je ne supporterai pas.
- Mais pourquoi chercheraient-ils à vous tuer ?
- Pour l'argent, tout simplement. Ils ne peuvent pas disposer librement de

mon patrimoine tant que je ne suis pas mort.

- Vous en êtes sûr ?
- Oh oui, je les ai surpris. Et à partir de ce moment-là, j'ai tout le temps feint de ne plus réagir à rien, si bien qu'ils parlaient en ma présence sans se cacher.
- Quelle est la spécialité de votre médecin ?
- Bon, vous allez sûrement tiquer : c'est un psychiatre, et moi j'étais à l'hôpital psychiatrique.
- Comment vous êtes-vous retrouvé là-bas ?
- J'ai été mêlé à un incident public qui a fait scandale. On m'a imposé un traitement.
- Et dans ce cas, en quoi pourrais-je vous aider ?
- Maintenant, là, tout de suite, je ne peux pas partir – ici les sœurs me retrouveraient aussitôt. Mais notre prochain arrêt doit se faire à côté de la gare. Il y a plusieurs lignes de bus et de métro. Elles s'occuperont de

Guillaume pendant deux-trois minutes et moi, je partirai. J'ai besoin seulement d'un peu d'argent pour acheter des tickets et appeler des amis qui sont prêts à me cacher.

- De l'argent – c'est la seule aide dont vous avez besoin ?
- Oh, oui, je ne veux surtout pas vous entraîner dans cette merde. Au moins, si je parviens à mes fins, vous ne serez pas impliquée : l'argent est quelque chose d'anonyme, au pire j'aurais pu le voler.

La femme le dévisageait en silence, le regard aux aguets. Cet homme semblait tranquille et concentré, il n'avait pas l'air de quelqu'un de malade ou de dangereux. Ses paroles la convainquaient ainsi que son comportement. En même temps, il montrait des signes d'angoisse, celle de laisser s'échapper son dernier espoir, mais il ne s'autorisa pas à faire le moindre geste susceptible de faire peur à sa surveillante inattendue. Leur rencontre pouvait lui permettre de survivre et il faisait tout pour rendre cela possible. Il était évident qu'aux yeux de la femme, son

image était plutôt positive, alors il se tint immobile tandis qu'elle l'examinait, afin de lui donner le temps de prendre sa décision.

Après une longue pause, il demanda :

- À quoi réfléchissez-vous ? À déterminer si je suis digne de votre confiance ?
- La femme reprit ses esprits et répondit :
- Non, je cherche à avoir un signe.
- Un signe ?
- Oui, que je ne vous causerai pas de tort en vous donnant cet argent.
- Du tort ? Je ne vois pas comment... oh, la sœur arrive, et il reprit son masque de regard absent. Cette transformation rapide d'un homme jeune et résolu en personne âgée complètement vide et perdue renforça l'image de quelqu'un qui sait parfaitement se contrôler, ce qui rassura la femme.

La petite religieuse courut à toute vitesse vers la voiture. Son habit flottait comme des ailes

étranges. Elle était essoufflée mais demanda tout de suite : « Ça va ? », en se penchant dans la voiture pour jeter un œil sur son patient.

— Tranquille, répondit la fille.

Par pur hasard, à cet instant même, elle ne regarda pas la religieuse mais baissa les yeux et vit seulement les mains de l'homme. Contre toute attente, elles n'étaient plus immobiles. Elles aussi répondaient à la question de la sœur. Elles faisaient tout simplement « ok ». La femme pensa d'abord se tromper. Elle regarda la petite sœur souriante et paisible, le visage absent de l'homme, et elle n'arrivait pas à y croire. La religieuse continua :

— Oh, c'est bien. On a un petit contretemps, je viens chercher des vêtements pour changer Guillaume. Cela ne vous embête pas trop ? Vous pouvez rester encore quelques minutes ?

— Combien de temps vous faut-il, ma sœur ? demanda la femme avant de baisser de nouveau les yeux.

Elle écouta la réponse tout en observant les mains de l'homme. L'une était ouverte l'autre fermée, de sorte que les mains indiquaient cinq – et la voix de la religieuse obéit :

— Cinq minutes, je crois.

Immédiatement le poing serré s'ouvrit aussi, de sorte que les deux mains indiquaient à présent dix – et la sœur confirma :

— Au pire, dix minutes.

La femme dit : « Oui, je peux vous attendre encore dix minutes, ne vous inquiétez pas », et la sœur courut aussitôt vers la clinique avec un sac à la main. Quand elle disparut derrière la porte, l'homme dans la voiture demanda :

— Vous m'aidez ? Vous ne pouvez pas me faire de tort avec les cinq euros dont j'ai besoin.

— Et qu'est-ce que vous allez faire après ?

— Je me cacherais chez mes amis, j'appellerai un avocat, je prendrai

contact avec le juge des tutelles. Il me faut avoir une expertise indépendante de mes proches. Et j'espère m'en sortir.

- C'est assez raisonnable comme plan, fit remarquer la femme et, après une pause, elle demanda : « Je peux savoir votre nom ? »

L'homme répondit en souriant :

- Bien sûr que oui. D'ailleurs, vous l'avez peut-être déjà entendu. Mon histoire a fait un peu de bruit, il y a quelques années. Je m'appelle Adam Schterm.

De la voiture, bien que distinguant mal le visage de la femme caché partiellement par sa capuche, il remarqua sa stupéfaction. Elle s'écarta de la voiture et commença à parler lentement, comme si elle cherchait ses mots.

- Vous dites que votre nom est Adam Schterm, que vous avez été placé à l'hôpital psychiatrique et que vos proches et votre médecin veulent vous

tuer pour avoir la main sur votre argent ?

Quelque chose dans sa voix dut alerter son chien. Il se redressa et se figea à ses côtés. Toute son attitude montrait qu'il était prêt à exécuter n'importe quel ordre de sa maîtresse. Ce gardien discret ne changea en rien la conduite calme de l'homme. Il n'hésita pas à acquiescer :

— Oui, c'est bien ça.

Elle sortit de sa poche un petit porte-monnaie, l'ouvrit et commença à compter ses billets et ses pièces. Elle remuait ses lèvres en murmurant les chiffres. Au bout de quelque temps elle prononça trois mots indéchiffrables et regarda l'homme.

— J'ai mon signe. Vous avez travaillé et je vais vous payer pour cette représentation. J'ai cent trente-cinq euros, ils sont à vous. Le seul problème est que vous n'êtes pas Adam Schterm, dit-elle avec une intonation pleine de colère.

C'est seulement à cet instant que l'homme commença à montrer des signes d'instabilité. Sa main gauche se mit à trembler de plus en plus, au point d'être contraint de la tenir de sa main droite.

- Malheureusement, je ne peux pas porter plainte contre vous pour tout ce que vous faites. Mais je peux vous souhaiter de vivre seul et abandonné pour que vos proches vous traitent comme vous prétendez que les proches d'Adam Schterm le traitent. Votre spectacle fait un four, or un bon théâtre rembourse les billets.

Elle lui jeta l'argent par la vitre, suivi du portable de la sœur. Elle fit demi-tour et partit, accompagnée de son chien.

L'homme resta seul. Le coup avait été rude et, l'espace de quelques secondes, il ne put pas même se retourner pour voir où elle était partie ou si elle était en train de relever la plaque de la voiture. Il attendit que sa main se calme, puis s'efforça de ramasser les pièces tombées par terre. Le tremblement le reprenait par moments et il avait du mal à

retenir les pièces qui continuaient de lui glisser des mains.

Peu après, ses compagnons sortirent de la clinique. En le voyant seul, ils changèrent de comportement pour quitter leurs rôles d'accompagnateurs et de malade. Tous les quatre parlèrent quelques minutes près de la voiture. L'échec fut considéré certes comme fâcheux, mais sans conséquences graves. Seule la sœur qui était restée silencieuse depuis le début s'angoissa des malheurs inévitables que la malédiction prononcée augurait. Les autres n'étaient guère superstitieux : la femme au chien était partie, ils avaient gagné cent trente-cinq euros, leur périple continuait.

Acte 1. Scène 2. Mercredi 25/01/2017

Jouxtant la salle d'attente, le bureau de la secrétaire du chef de clinique imposait d'emblée le respect envers le maître des lieux, comme d'ailleurs tout cet établissement privé qui occupait un château charmant dans une campagne bucolique, à deux heures de route de la capitale. Une secrétaire d'une beauté froide, sévère comme un dragon, surveillait la porte pour que personne ne la franchisse sans son autorisation. L'homme qui s'assit devant elle dans un fauteuil confortable ne tenta pas de mettre à l'épreuve son pouvoir de cerbère. Très bien vêtu, il portait tout avec élégance, sans pour autant prendre exagérément soin de ses habits comme le ferait quelqu'un qui aurait mis son seul complet convenable.

Ce n'est pas son nom qui était précisé dans l'agenda, mais seulement celui de la personne qui l'avait recommandé. C'était une pratique courante pour cette clinique spécialisée dans les maladies psychiques, où

les visiteurs tenaient avant tout à préserver leur anonymat. Pourtant, il paraissait trop calme pour être venu consulter un psychiatre. La secrétaire voyait défiler ici des gens stressés, énervés, souffrants, mais cet homme ne leur ressemblait pas du tout. Il avait plutôt l'air de rendre une visite de politesse sans aucun intérêt personnel. Sa façon d'agir lui plaisait suffisamment pour qu'elle se détende, sans pour autant, bien sûr, abandonner sa fermeté.

Elle savait deviner le profil des visiteurs ainsi que les motifs de leurs venues sans même avoir à échanger le moindre mot avec eux. Cet homme, probablement en-dessous de la trentaine, représentait une catégorie rare. Ce n'était pas un malade – réel ou imaginaire – venu consulter son dernier espoir, ni une personne désireuse de s'enquérir d'un de ses proches. Sans connaître les détails, elle décréta que c'était un jeune médecin prometteur, pas orgueilleux mais sûr de lui, issu d'une très bonne famille. Il ne cherchait pas un stage ou un poste, comme son calme en témoignait. Elle supposa qu'il voulait demander un avis sur son orientation future ou solliciter le conseil d'un collègue

renommé. Une fois son chef libéré, c'est presque avec bienveillance qu'elle conduisit le visiteur dans le Saint des Saints.

Le bureau donnait sur un beau jardin et des dépendances bien entretenus, mais là n'était pas son seul charme. Des meubles d'antiquaires, des étagères remplies de livres, un magnifique tapis perse recouvrant l'ancien parquet : tous les objets de cette pièce occupaient une place choisie et pensée à la perfection. Une lumière à la fois douce et suffisante émanait de plusieurs sources et créait une ambiance paisible et chaleureuse. En fait, tout cet agencement servait juste à mettre en valeur le maître des lieux.

Le Professeur Dominique Comblanchien se déplaçait vite sans toutefois angoisser les gens. Sa façon de serrer la main, assez ferme mais sans excès, assurait tout de suite de sa sympathie. La sensation d'une main sèche et chaude, ni grande ni petite, poussait instinctivement les gens à la tenir plus longtemps que ne le voulait l'usage, cependant le Professeur savait parfaitement gérer toutes sortes de réactions émotionnelles sans jamais offenser, suscitant seulement l'envie de le voir encore et encore. Les

patients et leurs proches l'adoraient, ses employés l'aimaient, ses collègues soit l'admiraient jalousement, soit le détestaient. Telle une flamme, il pouvait éclairer, chauffer, brûler, détruire, mais il ne laissait jamais indifférent.

- C'est le docteur Bralier qui vous envoie ? demanda-t-il en invitant son visiteur à s'asseoir.
- Ce n'est pas tout à fait exact. C'est moi qui ai demandé au docteur Bralier s'il pouvait m'aider à avoir un rendez-vous avec vous.
- Ah, bon. Dites-moi, alors, qu'est-ce qui vous amène chez moi ? En quoi puis-je vous aider ?
- En deux mots, je suis un escroc, je dupe les gens pour leur argent.
- C'est très franc – pour ne pas dire imprudent, réagit le Professeur avant de l'analyser avec plus d'attention.

Dès le début, cet homme, duquel émanait un charme dangereux, lui avait fait l'effet d'un adversaire de taille qu'on se doit d'étudier

attentivement avant de se lancer dans le combat. Il représentait un défi – et Comblanchien en était friand. Il lui arrivait rarement de voir quelqu'un méritant un examen aussi approfondi.

- Il m'est très difficile de vous expliquer ma demande d'une autre manière, renchérit le visiteur. Il y a quelque temps de cela, j'ai lu un article sur le cas d'Adam Schterm et mes... disons « collègues » ... m'ont dit qu'avec mes talents, je pourrais facilement me faire passer pour lui étant donné notre légère ressemblance.
- Très légère, à mon avis, voire inexistante. Sans compter que vous êtes bien trop jeune pour ce rôle, se renfrogna Comblanchien pour voir comment son visiteur allait réagir si on le traitait comme un amateur.
- J'ai seulement vu une vieille photo de lui, dit-il sans paraître vexé aucunement. Il n'existe pas beaucoup d'information à son sujet, pas de photos récentes, rien, donc j'ai créé toute une histoire et il y a un mois on

l'a testée sur le terrain. Bon, j'ai mal choisi ma première cible car je suis tombé sur quelqu'un qui le connaissait personnellement.

- C'est très intéressant. Et qui était-ce ?
- Une femme.
- Mais elle n'a pas appelé la police ?
- Non, rien du tout. Elle m'a donné cent trente-cinq euros et en plus elle m'a jeté un sort, en formulant une véritable malédiction. Et depuis, je n'ai rien gagné, à part quelques sous. Mes compagnons ont fini par en conclure que je leur portais malheur, et ils m'ont mis à la porte. Maintenant, je veux lui rembourser l'argent qu'elle m'a donné.
- Vous êtes si superstitieux ?
- Je ne l'ai jamais été mais cette histoire nous a tous rendus superstitieux. On n'a réellement rien gagné depuis. Enfin, pour être juste et précis, on a gagné un euro trente-cinq.
- Ce montant aurait pu me rendre moi-même superstitieux. Si vous vous frottez à la figure d'Adam Schterm, il

faut être prêt à batailler contre les chiffres.

- Vous comprenez pourquoi je n'ai pas été surpris que le billet de train pour venir ici coûte treize euros cinquante et que le taxi de la gare jusqu'à la clinique – deux fois treize euros cinquante.
- Je ne suis pas au fait des tarifs du train. Mais c'est en effet un détail assez drôle. Dites-moi, pourquoi venir me voir ? En quoi moi suis-je susceptible de vous aider ?
- Dans certains documents de son dossier que j'ai lus, ...
- Comment avez-vous eu accès à son dossier ?
- C'était facile, j'ai demandé à l'un de mes copains.
- En principe, c'est interdit. Cette personne a commis un délit punissable. Comment l'avez-vous convaincu ?
- Je vous l'ai dit, je suis un escroc, je peux convaincre n'importe qui de faire tout ce dont j'ai besoin. Et je lui ai

apporté ses gâteaux préférés, alors qu'il est au régime et que sa femme lui a pris ses cartes bancaires et son chéquier pour qu'il ne puisse rien s'acheter d'interdit. D'ailleurs, j'ai payé cette même somme de treize euros cinquante pour ça. Bref, et donc dans le dossier, j'ai trouvé votre nom. Vous l'avez représenté, vous avez contredit l'expertise officielle. Vous l'avez connu, et du coup j'ai pensé que vous saviez peut-être qui est cette femme et comment on peut la trouver.

- Pour que vous lui remboursiez son argent et qu'elle vous libère de sa malédiction, c'est bien cela ?
- Tout à fait.
- Vous devez me donner plus de détails sur cette femme pour que je comprenne de qui il s'agit.
- Ce n'est pas facile parce que je ne voyais pas clairement son visage de là où je me trouvais. À vrai dire, je ne la reconnaîtrais pas si je la croisais. Mes compagnons pensent qu'elle doit avoir vingt-deux, vingt-trois ans. C'est

sûrement le cas, sa voix est assez jeune. Elle est blanche, de taille moyenne, elle parle comme une femme bien élevée et éduquée. C'est tout. Ah, et elle a un superbe chien blanc, grand et touffu.

Le Professeur Comblanchien prit son portable. Si ce geste avait inquiété son visiteur, il n'en laissa en tout cas rien paraître. Le jeune homme regarda tranquillement les manipulations assurées faites sur le téléphone et écouta la conversation avec la même sérénité.

- Salut, ma belle, je ne te dérange pas ?... Ça va. Et toi ?... Bon, écoute, j'ai une situation assez étrange. Un homme, qui s'est présenté comme un escroc, est venu me voir pour rembourser 135 euros à une femme devant laquelle il s'est fait passer pour Adam Schterm, sans quoi il risque de mourir de faim parce que depuis leur rencontre il n'a rien gagné, enfin seulement 135 centimes.

Le Professeur écouta attentivement la réponse. De temps en temps il prononçait « oui » ou « non », en dehors desquels il restait concentré sur les paroles de son interlocutrice. Puis il dit « je te rappelle » avant de raccrocher et de s'adresser de nouveau à son visiteur, sèchement cette fois-ci.

- Je voudrais que vous me racontiez votre histoire imaginaire sur Adam. Comment comptiez-vous soutirer de l'argent à vos victimes ?
- En disant que mes proches et mon médecin cherchaient à me tuer pour mon argent et qu'il fallait que je m'échappe au moment de mon transfert entre deux hôpitaux. Je demandais juste de quoi m'acheter un ticket de métro.
- Et vous venez ici, sur mon territoire, sachant que j'étais son médecin, dans le but de me demander de l'aide ? demanda Comblanchien d'un ton malveillant bien connu de ses adversaires malchanceux.

- Vous étiez dans le dossier et le docteur Bralier savait comment vous joindre sans passer par des intermédiaires, répondit le visiteur sans montrer le moindre signe de confusion.
- Le docteur Bralier est au courant du motif de votre visite ?
- Oui, je lui ai tout raconté.
- Et lui, au vu des circonstances, a quand même osé me recommander à vous ?
- En règle générale, les gens m'aident volontiers.
- Vous êtes vraiment un sans-gêne, dit le Professeur avec une pointe d'admiration.

Cet homme lui plaisait malgré tout. Il reprit son portable et renouvela son appel.

- Oui, il confirme tout, dit-il. Que veux-tu que je fasse ?

Puis il actionna le haut-parleur et la pièce résonna d'une voix de femme irritée.

- Tu n’as rien à faire. Personnellement, je souhaite qu’il meure. Seul, sans amis et sans famille. S’il meurt de faim, c’est encore mieux. Fais ce que tu veux, cela ne me concerne pas.
- Voilà sa réponse, dit le Professeur d’un ton ironique après que la femme eut raccroché.
- Je suppose qu’il est inutile de vous demander son numéro ? demanda le visiteur sur la même intonation.
- Absolument. Et je voudrais ajouter à ce qu’elle vient de dire que je vous souhaite également d’être abandonné par vos médecins.
- Vous ne trouvez pas que c’est un peu exagéré comme pénitence ?
- Si vous prêtez foi aux malédictions, c’est votre problème.
- La question n’est pas de croire ou de ne pas croire, mais je me sens englué dans cette histoire et je voudrais m’en sortir.
- Eh bien, considérez cela comme un châtement pour tous les gens que vous avez dupés.

- C'était un peu différent de mes précédentes mises en scène. Pour la première fois de ma vie, j'ai pris l'histoire vraie d'un homme réel. Et voilà ce qu'il m'arrive. Supposons que je vous promette de ne plus jamais recommencer, vous m'aideriez ?
- Vous croyez que je vais faire confiance aux promesses d'un escroc ? Sans parler du fait que si, par chance, vous n'étiez pas tombé sur quelqu'un qui connaissait la vérité, vous seriez déjà en tournée avec votre histoire de psychiatre cherchant à tuer son patient. Je suis la dernière personne au monde à vouloir vous aider.
- Je vous comprends très bien, mais dans ce cas vous ne pouvez pas être un bon arbitre entre cette femme et moi. Vous êtes trop impliqué pour rendre un verdict juste.

Le Professeur Comblanchien s'accorda un temps de réflexion.

- Vous voulez vous présenter devant un juge plus neutre ? C'est une bonne

idée. Dans ce cas, sortez dans la salle d'attente, je dois passer quelques appels.

Il regarda le jeune homme quitter la pièce et l'entendit, avant qu'il n'eût fermé la porte derrière lui, donner tranquillement des explications à la secrétaire qui lui répondit d'une voix inhabituellement chaleureuse : de toute évidence, son visiteur savait influencer les gens et maîtrisait son pouvoir à la perfection. Cette qualité, que Comblanchien partageait, le lui rendit sympathique. Il devait reconnaître qu'au fond de lui, il désirait porter secours à ce personnage qui ne méritait pas du tout ni son aide, ni son temps. C'est précisément en raison de ce désir qu'il passa son appel sur-le-champ.

- Secrétariat de Jean-Emmanuel Chorey.
- Bonjour, c'est le Professeur Dominique Comblanchien.
- Bonjour, Monsieur le Professeur. En quoi puis-je vous aider ?
- Je voudrais connaître la différence horaire avec Jean-Emmanuel. J'ai besoin de le joindre.

- Actuellement, il est six heures trente du matin. Vous voulez que je transfère votre appel ?
- Non, merci. Je vais l'appeler sur son portable privé. Bonne journée.
- Comme toujours, son ami répondit tout de suite.
- Dom' ? Ça va ?
- Oui, ne t'inquiète pas, tout va bien. J'ai juste besoin de toi.
- Quel honneur ! Tu es coincé dans ta nouvelle théorie sur le choc émotionnel planifié pour des traitements psychiatriques et tu veux la tester sur moi ?
- Ah, tu as déjà lu mon dernier article. Qu'est-ce que tu en penses ?
- Je pense que tu es fou et j'espère qu'ils vont t'interdire d'appliquer tes idées sur des humains. À part ça, c'est brillant, comme toujours. Ton argumentation m'a beaucoup impressionné.
- Merci, Jeani.

- De rien. Mais je suppose que tu ne m'appelles pas pour parler de tes théories.
- Non, je voudrais que tu tranches un cas pratique.
- Que je tranche ? Comme un juge ?
- Exactement. Je voudrais t'envoyer un homme pour que tu l'écoutes et que tu rendes ton verdict.
- Depuis quand tu n'arrives pas à avoir ton propre jugement sur les gens ?
- Il se trouve que dans cette affaire, je ne suis pas un arbitre objectif.
- Bon, si tu veux. Il faut appeler mon secrétariat et prendre rendez-vous. Mais je ne te promets pas que ce sera pour bientôt.
- Ce n'est pas grave. Je ne suis pas pressé. Lui – oui, moi – non.
- Tu m'intrigues. Bon, à part ça, tout va bien ?
- Oui, ça va. Et toi ?
- Ça va.
- Bon, à plus tard.
- Salut.